

*Poezibao*  
Feuilleton

Eliot Weinberger  
Essais  
(Extraits, traductions inédites de Guillaume Condello)

Épisode 1  
Présentation d'Eliot Weinberger  
Premier extrait : Les rats-taupes nus, tiré de *Karmic  
Traces*, 1995

Décembre 2018



Eliot Weinberger

Eliot Weinberger, né le 6 février 1949, est un écrivain, essayiste, critique et éditeur. Il a d'abord été connu comme traducteur, dans les années 70, d'Octavio Paz, dont il est le premier à faire passer la poésie en anglais ; *The Poems of Octavio Paz*, qui reprend ce travail, est publié chez New Directions en 2012. Il traduit aussi de nombreux poètes et auteurs d'Amérique Latine (Borges, Vicuña, Huidobro, Villaurrutia, etc.). Il est aussi le traducteur de Bei Dao, a dirigé une anthologie de poésie chinoise ; poésie dont les problèmes spécifiques de traduction ont donné lieu à un essai critique, en partant de poèmes de Wang Wei (*Nineteen Ways of Looking at Wang Wei*, 1987). Weinberger est aussi un essayiste politique. En 1996, il publie *Written Reactions : Poetics, Politics, Polemics*, et en 2006 *What Happened Here : Bush Chronicles*, mais son ouvrage le plus important dans ce genre sera *What I Heard About Iraq*, en 2005, qui mélange documents, citations, propos rapportés, en une sorte de collage ou de montage d'éléments factuels (Weinberger utilise peu ou pas la technique du *cut-up*) – une sorte de geste poétique qui est en même temps un témoignage, et un pamphlet politique. Il contribue aussi très régulièrement à divers journaux (*New York Review of Books*, *London Review of Books*, etc.) Mais c'est sans doute avec *An Elemental Thing* en 2007, et plus récemment avec *The Ghost of Birds*, en 2016 (qui reprend cependant certains textes plus anciens), que Weinberger a réinventé l'essai. Le genre était resté le parent pauvre de l'expérimentation formelle et, si l'on excepte Guy Davenport, peu avant lui avaient expérimenté les possibilités formelles de l'essai. Si tout, dans *An Elemental Thing* est « vérifiable », selon ses mots, le travail que Weinberger y mène sur la langue y est extrêmement fouillé et cohérent : rimes internes et jeu sur les sons, ritournelles, énumérations, anaphores et répétitions structurelles, juxtapositions et collages, citations ou pastiches, ellipses, onomatopées, jeu avec l'espace de la page, etc. Et puis, comme on pourrait s'y attendre chez un admirateur de Pound, le mouvement en vortex concerne aussi la structure des livres, où phrases, thèmes, personnages, etc. reviennent régulièrement, dans des contextes différents. Enfin, Weinberger a introduit dans l'essai les acquis de la poésie imagiste poundienne, en jouant sur l'espace de la page (*The Stars*, ou *Lacandons*, *The Sahara*, dans *An Elemental Thing* ; dans *The Ghost of Birds*, l'essai éponyme, ou *From a Hymn to the Goddess of the Three Cities*). Au-delà de ces aspects formels, la gamme des sujets abordés est impressionnante, et d'une érudition à donner le vertige. Ces essais, véritablement inclassables, semblent frôler le travail d'historien ou d'archéologue (*The Wall*, dans *The Ghost of Birds*, composé à partir d'archives concernant le mur de Berlin ; *A Journey on The Colorado River*, à partir de psaumes protestants – des *readymade* littéraires – du 19<sup>ème</sup> siècle), de philologue (*Surviving Fragments from Lost Zoroastrian Books*), d'ethnologue (*Where the Kaluli live*, par exemple), de naturaliste (*Naked-Mole Rats*, *The Rhinoceros*, *Tigers*, etc. – un recueil de ses essais concernant les animaux, *Wildlife* est publié en 2012). James Laughlin, éditeur de New Directions, a dit de Weinberger qu'il était la personne la plus érudite qu'il ait rencontrée, depuis Ezra Pound... Et, de fait, il suffit de parcourir le sommaire de ses essais, pour avoir l'impression de lire une liste à la Borges, une profusion surréaliste, au service d'une ambition poundienne, qui inviterait à classer ces essais dans le champ de la poésie : dans ce collage de faits hétéroclites, dans cette recherche formelle, c'est une sorte de grand chant des choses et du monde que Weinberger écrit. On tourne les pages, et passant d'un sujet à l'autre, on regarde passer les restes de la grande et misérable geste humaine,

les débris de civilisations qui se sont succédées, avant d'être recouvertes par les sables, sous l'œil impassible des animaux.

### **Bibliographie indicative :**

Aussi étrange que cela puisse paraître, pour un auteur traduit en près de 30 langues, il n'existe à ce jour aucune traduction complète d'un livre de Weinberger. Voici donc quelques titres en anglais. On trouvera quelques textes traduits en ligne dans la sitographie ci-après.

*Works on Paper*, New Directions (New York, NY), 1986.

*Written Reaction: Poetics, Politics, Polemics*, Marsilio Publishing, 1996.

*Karmic Traces*, New Directions (New York, NY), 2000.

*What Happened Here: Bush Chronicles*, New Directions (New York, NY), 2005; Verso (London), 2006.

*An Elemental Thing*, New Directions (New York, NY), 2007. On peut y lire *The Stars*

*Oranges and Peanuts for Sale*, New Directions (New York, NY), 2009; le livre reprend *What I Heard About Iraq*, publié à l'origine séparément en 2005.

*Wildlife*, Giramondo (Sydney), 2012.

*Two American Scenes* (with Lydia Davis), New Directions (New York, NY) 2013.

*The Ghosts of Birds*, New Directions (New York, NY), 2016.

*Nineteen Ways of Looking at Wang Wei* (expanded edition), New Directions (New York, NY), 2016.

### Sitographie :

Auxeméry, qui avait coordonné un [dossier consacré à Weinberger](#) a aussi traduit un certain nombre de ses textes, [disponibles sur le site de la revue en ligne Alligatorzine](#).

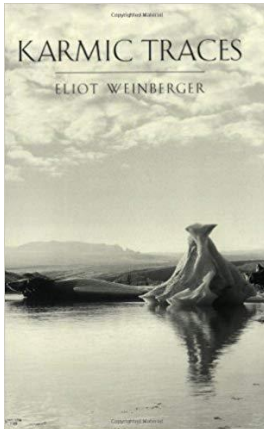
On peut aussi trouver une [traduction de Muhammad par Guillaume Condello](#) dans *Catastrophes* qui est reprise dans l'anthologie de la revue, [publiée aux éditions Le Corridor Bleu](#) en 2018.

Pour ceux qui lisent l'anglais, on peut lire sur le site de la London Review of Books les deux essais [What I Heard about Iraq](#)

Ainsi que [What I Heard about Iraq in 2005](#)

Guillaume Condello

## Episode 1



### Les rats-taupes nus

Les rats-taupes nus n'ont pas de poils, excepté sur le museau. Leur peau rosâtre et marbrée, lâche, pend et fait des plis, comme s'ils avaient perdu beaucoup de poids – plus pratique, pour se tortiller dans leurs étroits tunnels. Leurs incisives, qui dépassent de leur bouche comme la pince de tenailles, sont les seuls traits qui émergent de leur face confuse. Un rat-taupe nu tient dans la main, la queue pendant au-dehors. Ils sont sous terre depuis au moins trois millions d'années.

Ils ne font jamais surface. Ils sont aveugles. Leur monde n'est pas un labyrinthe, c'est un tunnel rectiligne, de deux à trois kilomètres, où s'ouvrent d'innombrables culs-de-sac, et des espaces plus grands. Ils se nourrissent des racines tubéreuses qui poussent vers eux.

Ils peuvent être jusqu'à trois cents dans une seule colonie, et déplacer une tonne de terre par mois. Ils sont organisés en trois castes, comme les Indiens. Les plus petits creusent la terre et cherchent la nourriture, travaillant la nuit à la queue leu leu, mâles comme femelles, le premier rongeur la terre et la poussant derrière pour le suivant, qui fait de même, jusqu'au dernier, qui perce une ouverture temporaire en surface, rejette la terre à l'extérieur, le derrière exposé à la lune et aux prédateurs, puis rebouche. Quand ils rencontrent une racine, ils en arrachent des morceaux pour les apporter aux autres.

Ceux de taille moyenne sont les soldats, ils s'efforcent de repousser les couleuvres à bec roux, les serpents du Cap, les serpents à lèvres blanches et les boas des sables qui arrivent à entrer dans le tunnel. Ils attaquent par petites morsures répétées qui, mystérieusement, et si le serpent est assez petit, sont instantanément mortelles. Quand, par hasard, deux colonies de rats-taupes nus se croisent, leurs soldats se battent jusqu'à la mort.

Ces castes servent celles des plus gros, les reproducteurs. Fait unique chez les mammifères, une seule femelle se reproduit. Elle est de loin la plus grande, la plus grosse et la plus agressive de la colonie. Si elle meurt, c'est le chaos. Trois mâles s'occupent d'elle, et ne font rien d'autre. Ils passent leur temps à lui donner de petits coups de museau ; à copuler, à son initiative, en la montant par derrière, pendant quinze secondes, s'accrochant avec leurs pattes avant contre les murs du tunnel – ils échouent, la plupart du temps. Lorsqu'elle est enceinte, les tétons de chaque membre de la colonie, mâles et femelles, grossissent, atteignant leur taille maximale au moment de la naissance, puis rétrécissent. Juste avant la naissance, la femelle court frénétiquement dans les tunnels.

Elle a quatre ou cinq portées par an, d'une douzaine de petits. Les bébés ont une peau transparente, qui laisse clairement voir leurs organes internes. Seuls quelques-uns survivent, et ils vivent longtemps, vingt ans, parfois plus. Les bébés morts sont mangés, sauf la tête. De temps en temps les adultes mangent aussi les bébés vivants.

Ils sont consanguins depuis tellement longtemps qu'ils sont quasiment des clones. Une des impasses du tunnel sert de latrines : ils s'y vautrent, dans la terre trempée, de sorte qu'ils sentent tous pareil. Ils sont presque tout le temps en train de se toucher, de se frotter le nez, de se tripoter, de se pousser du museau. Quand le tunnel est obstrué ils creusent de chaque côté et le reconnectent parfaitement. Ils dorment en tas dans la chambre qui sert de nid, les reproducteurs au sommet, au chaud, chaque rat-taube nu pressant son nez contre l'anus et les organes génitaux d'un autre.

Ils s'infligent sans cesse de petites cruautés, claquent des dents et se soufflent dans les bronches, se frappent et se rentrent dedans, se tirent par les plis de la peau, se poussent, parfois sur près d'un mètre, le long du tunnel. Mais seules les femelles en compétition pour le statut de reproductrices se font réellement du mal. Blessée, la femelle vaincue se tapit, tremblante, dans les latrines, ignorée par les autres, jusqu'à ce qu'elle meure.

Les tunnels ne sont jamais silencieux. Les rats-taupes nus émettent au moins dix-sept sons différents : gazouillements, faibles ou puissants, aigus ou graves, grincements de dents, trilles, pépiements et claquements de langue, éternuements, cris perçants et sifflements, grognements. Ils émettent des sons différents s'ils se cognent, pissent ou s'accouplent, s'ils sont dérangés, inquiets ou blessés, s'ils se poussent ou bien rencontrent un étranger, comme un scarabée, s'ils trouvent de la nourriture, ou bien ne trouvent pas de nourriture.

Ils nettoient leurs pattes avec leurs dents. Ils nettoient leurs dents avec leurs pattes. Ils baillent. Ils tremblent. Ils se grattent après avoir pissé. Ils se prélassent juste sous la surface, dans la chaude terre sans soleil. Ils somnolent, leurs courtes pattes étalées, leur énorme tête affaissée. Ils se plient en deux, la bouche vers l'anus, pour manger leur propre merde.

Ils se hâtent, les yeux fermés, aussi vite en avant qu'en arrière, marchant sur les autres ou passant par en-dessous. Pour changer de direction ils font une pirouette. Lorsqu'ils ne connaissent pas le chemin, ils le cherchent en fonçant tout droit jusqu'à se cogner le nez contre le mur, puis foncent en arrière, changent d'angle, et foncent de nouveau vers l'avant. Parfois un rat-taube s'arrête soudain, se dresse sur les pattes arrières, immobile, la tête contre le toit du tunnel. Au-dessus de lui, il y a la guerre civile en Somalie. Ils ont l'ouïe très fine.

*Naked Mole-Rats*, extrait de *Karmic Traces* (1995), traduction inédite de Guillaume Condello.